

interviewé **aux Rencontres Cinématographiques de Cannes**

► **Philippe Petit**, réalisateur de «Tant que le soleil frappe», projeté cet après-midi

«L'écologie n'est pas assez représentée dans la fiction»

Tant que le soleil frappe raconte l'histoire de Max, incarné par Swann Arlaud, un paysagiste ayant pour ambition de construire un jardin ouvert à tous au sein d'un quartier marseillais. Pour réaliser son projet, il devra participer à un concours d'architecture afin d'obtenir les fonds nécessaires. En attendant d'assister, avec l'acteur principal du film à sa projection cet après-midi à 14 heures au théâtre de la Licorne, son réalisateur, Philippe Petit, a répondu à nos questions.

La question de l'écologie est au centre de votre film. Est-ce important pour vous ?

C'est très important pour moi de mettre en avant ces sujets-là. C'est une priorité pour notre génération et celle qui suit. Ces causes ne sont pas tant exprimées au cinéma. On trouve beaucoup de films spécialisés qui traitent de ces problématiques. Malheureusement, ils ne s'adressent pas à un public large. Dans la fiction classique, il n'y a pas tant de films qui s'expriment sur ce sujet. Je pense qu'il en faudrait beaucoup plus. Il a d'ailleurs été complexe pour moi de convaincre de la pertinence de mon film. On a eu du mal à faire comprendre au CNC [Centre national du cinéma et de l'image animée], l'importance du métier de paysagiste.

Tant que le soleil frappe s'inspire-t-il de situations que vous avez vécues ou observées ?

On s'inspire toujours de ce que l'on vit. Les difficultés que Max rencontre par rapport aux structures d'urbanisme sont inspirées de ce que j'ai vécu avec des partenaires ou des investisseurs. Notamment dans les rapports parfois difficiles que j'entretiens avec des institutions comme le CNC. Il est difficile de faire comprendre à d'autres ses projets lorsque l'on recherche des subventions. La situation de Max reflète ces aléas. J'ai retranscrit



Philippe Petit : « Les difficultés que Max rencontre par rapport aux structures d'urbanisme sont inspirées de ce que j'ai vécu avec des partenaires ou des investisseurs. » DR

ce que je vis, par rapport au cinéma.

Comment avez-vous fait votre casting ?

On a composé avec des comédiens connus, mais aussi avec des habitants du quartier, totalement étrangers au monde du cinéma. Il y a même le jardinier en chef du parc Pastré [au sud de Marseille] qui joue son propre rôle ! Il nous a d'ailleurs appris de nombreuses choses durant le tournage. Pour le personnage de Max, Swann Arlaud est apparu comme une évidence car je voulais un comédien confirmé et engagé. Pour Alma, la compagne de Max, je voulais une femme qui soit un bel équilibre entre quelqu'un de moderne et glamour. Sarah Adler corres-

pondait parfaitement au personnage que j'avais en tête, et je trouve qu'elle allait parfaitement bien avec Swann. J'ai eu plus de mal à trouver un acteur pour le personnage de Paul (un architecte qui soutient Max dans son projet). La plupart des acteurs auditionnés rentraient dans une interprétation qui ne correspondait pas réellement à ma vision du personnage. Mon choix s'est finalement porté sur Grégoire Oestermann, qui remplit le rôle à merveille. Il y a également Djibril Cissé qui apparaît dans le film ! Je voulais une figure de footballeur haut en couleur pour incarner ce rôle de figure qui vient cautionner le rôle de Paul dans son agence d'architecture. J'étais rassuré qu'il accepte de jouer son pro-

pre rôle, ce qui est bien plus compliqué qu'il n'y paraît.

Le film se déroule à Marseille. Pourquoi avez-vous choisi cette ville ?

Je ne voulais pas filmer Marseille en particulier. Je cherchais juste une ville du sud, ça pourrait être aussi à Montpellier ou même en Italie ou en Espagne. Le quartier Saint-Charles à Marseille s'est avéré être un endroit parfait qui reflétait vraiment ce que j'avais en tête. Je voulais un quartier du centre, un peu neutre, où beaucoup de populations différentes se mélangent.

Recueilli par
MATHIEU OZANNE
et **VALENTIN ROUX**

le petit journal

des Rencontres Cinématographiques de Cannes
GRATUIT
MERCREDI 23 NOVEMBRE 2022

► Huit court-métrages projetés à partir de ce matin aux RCC renforcent l'attrait de la Croisette pour le 7^e art de l'autre rive méditerranéenne

Le festival de Cannes du cinéma africain



Basile Ngangue

Angèle Diabang

« Un air de Kora », 2019

CRÉDIT PHOTO

► Projection d’un chef-d’oeuvre à 9 h et masterclass à 14 h aux Arcades

Tout savoir sur le gothique féminin

Murielle Joudet, critique cinématographique pour le quotidien *Le Monde* et le mensuel *Les Inrockuptibles*, anime aujourd’hui une journée dédiée au gothique féminin, au cinéma les Arcades. Premier volet : la projection à 9 heures du film *Le Secret derrière la porte*, de Fritz Lang. Second rendez-vous : une masterclass à 14 heures intitulée *Le Gothique féminin : un cauchemar féministe*.

« J’ai trouvé plus pertinent de s’attarder sur le genre auquel appartient le film que sur le réalisateur, entame la cinéphile. *Le gothique féminin* tire son origine du XIXe siècle avec des livres écrits par et pour des femmes. » Les discours féministes que ces ouvrages marginalisés soulevaient, n’intéressaient finalement que les principales concernées.

«Apprendre à s’imposer»

Durant trois heures, la conférencière retracera le traitement de la condition de la femme et l’in-



Murielle Joudet, critique de cinéma, présente ce matin à 9 heures *Le Secret derrière la porte*, de Fritz Lang, avant d’animer une masterclass cet après-midi à 14 heures, le tout aux Arcades. DR

fluence du gothique féminin à travers l’évolution du cinéma d’horreur et d’épouvante.

Le gothique féminin dégage deux aspects. L’un étant ce mari dont la protagoniste ne connaît rien. « *Qui ai-je épousé ?* » Une question qui se pose encore aujourd’hui. Certains secrets invouables peuvent conduire à la folie meurtrière. « *Les films des années 40 vont présenter*

une héroïne qui va apprendre à s’imposer; à délivrer son mari des fantômes du passé. De fait, elle se sauve aussi d’un mariage raté ou d’un destin plus funeste », décrypte Murielle Joudet. C’est un des axes principaux du *Secret derrière la porte*. Les travaux de Tania Modleski, critique culturelle, et Diane Waldman, historienne de l’art, ont remplacé le gothique féminin des an-

nées 40 dans son contexte socio-historique. Bon nombre d’Américaines se sont mariées hâtivement avec un homme qu’elle connaissait à peine, juste avant son départ au front. Elles ont appris, tout comme ces héroïnes, à vivre avec des inconnus traumatisés par la guerre.

La maison, lieu d’oppression

Autre aspect de ce genre cinématographique : le domicile n’est pas le lieu qui protège, mais celui qui met en danger l’héroïne. « *La maison vient métaphoriser une sorte d’oppression masculine. C’est un paterne qu’on retrouve encore aujourd’hui dans l’épouvante et dans toute la culture populaire* », pointe Murielle Joudet en songeant à *Shining* (Stanley Kubrick, 1980), *Panic room* (David Fincher, 2002) ou même *Black Christmas* (Sophia Takal, 2019). Le danger ne vient pas de l’extérieur, mais de l’intérieur et les proies sont souvent des femmes.

MATHILDE GIANNINI-BEILLON

Le visage du jour



Frédéric Chaudier, assistant puis réalisateur de films publicitaires, a multiplié les casquettes au long de sa carrière. Après avoir travaillé sur des vidéos d’art, il réalise le film documentaire *Les Yeux ouverts* et écrit le scénario du long métrage *La Valse des éléphants* pour Gaumont. Son nouveau documentaire, *Révolution sida*, posant un regard sans concession cette maladie, sera projeté cet après-midi à 16 h 30 au Cineum, en partenariat avec les Ouvriers, association luttant contre les LGBT-phobies.

MARIE-CLAIRE DIOUF

► Et aussi aujourd’hui

Médiathèque Noailles (1, av. Jean-de-Noailles)
14h00 : rencontre avec Douglas Kennedy, président du jury des 35^{es} RCC.

Miramar (35, rue Pasteur)
14h00 : *Une Histoire d’amour*, d’Alexis Michalik (avant-première). **16h15** : *Aucun ours*, de Jafar Panahi (compétition). **18h30** : *Nos Soleils*, de Carla Simón (en présence de l’équipe, compétition).

Cineum (13, avenue Maurice-Chevalier)
14h00 : *Mes rendez-vous avec Léo*, de Sophie Hyde (avant-première). **19h00** : *C’est mon homme*, de Guillaume Bureau (en sa présence, avant-première).

Cinétoile Rocheville (2, ch. du Périer, Le Cannet)
15h00 : *Les Cyclades*, de Marc Fitoussi (avant-première).

La Licorne (25, avenue Francis-Tonner)
19h00 : *Pulse*, d’Aino Suni (en présence de l’équipe, avant-première).

[plus d’infos sur Cannes-cinema.com](https://cannes-cinema.com)

Le film du jour



Houria, drame de Mounia Meddour, est un des huit films en compétition. L’histoire est celle d’une jeune et talentueuse danseuse qui se retrouve à l’hôpital à la suite d’une agression. Le personnage interprété par Lyna Khoudri voit ses rêves de carrière s’envoler et doit accepter son nouveau corps. Entourée d’une communauté de femmes, Houria va retrouver un sens à sa vie en inscrivant la danse dans la reconstruction des corps blessés. Projection ce soir à 21 heures, à Miramar, avant sa sortie, le 15 mars.

MARCO THIOLLIER

► Ce matin et demain, «Cannes Dakar», sélection de huit courts-métrages africains

«Cannes peut devenir un moteur»

Entre les Rencontres cinématographiques qui mettent ce matin et demain en avant le projet Cannes Dakar porté par la réalisatrice sénégalaise Angèle Diabang et le Festival international du film panafricain qui s’est déroulé en octobre, le cinéma africain gagne en visibilité à Cannes.

Né au Cameroun, mais vivant en France depuis 1983, Basile Ngangue Ebelle a fondé le Festival international du film panafricain à Cannes en 2004 : « *Dire qu’on est des précurseurs, ça ne serait pas rendre hommage à des villes comme Amiens et Paris qui ont œuvré dans les années 80. Nous, on est arrivés plus tard, on est dans une suite, mais on peut devenir moteurs.* »

«Déconstruire pour reconstruire»

Pour Basile Ngangue Ebelle, la ville de Cannes « *enclenche une bonne dynamique* » dans le cinéma panafricain, lui offrant une meilleure visibilité. Dans une industrie du 7^e art de plus en plus déclinante,



Basile Ngangue Ebelle, fondateur du Festival international du film panafricain de Cannes, qu’il organise chaque année depuis 2004. DR

l’organisateur parie que l’Afrique va s’imposer car « *le monde n’a pas d’autres solutions que de ramener les choses à la source, et le cinéma est à l’image du monde.* » Il serait nécessaire de « *déconstruire pour reconstruire* » et le cinéma paraît être un outil utile à cela, d’autant plus à Cannes. Pour se renouveler, la ville d’un des plus grands festivals au monde doit faire de la place

à la nouvelle génération de réalisateurs. Le natif du Cameroun invite à s’intéresser à son compatriote, Victor Viyuoh, et à la Congolaise Noldah di Massamba. Le directeur du Festival panafricain juge que la dynamique de ce cinéma est en belle évolution portée par le Nigéria : « *L’avantage de Nollywood, c’est qu’il n’épouse pas les codes classiques du cinéma international,*

il est à la conquête du monde en s’inspirant de son propre environnement. » Le Ghana émerge aussi, tout comme la partie anglophone du Cameroun. « *Il existe des barrières à la distribution en France, mais la qualité n’est pas le problème.* »

L’exemple de la musique

Basile Ngangue Ebelle compte sur la « *normalisation* » du cinéma africain, à l’image d’autres industries culturelles avant lui : « *Aujourd’hui, on écoute de la musique africaine dans toutes les radios commerciales, car les acteurs du secteur ont bien travaillé. À l’aube des années 90, on en parlait comme une musique sauvage !* »

Pour découvrir ou approfondir votre connaissance du cinéma africain, les RCC proposent deux programmations de quatre courts métrages sélectionnés par la réalisatrice Angèle Diabang ce matin et demain à 10 heures, à l’espace Miramar.

LUCAS MÉTAIRIE JADE SADMI

► «Les Survivants» sur les traces des clandestins des Alpes Migration, le nouveau western

C’est une situation qui dure depuis 2015 et le recueil des premiers réfugiés. Le premier long-métrage de Guillaume Renusson, *Les Survivants* (projeté à 16 heures à la Licorne et à 20 h 30 aux Arcades) aborde la question de l’immigration clandestine à travers les Alpes avec Samuel (Denis Ménochet), montagnard solitaire qui se retrouve à aider Shérée (Zar Amir Ebrahimi), exilée afghane, au cœur de l’hiver alpin.

L’Etat reste silencieux malgré sa mise en cause pour maltraitance en 2021 par une commission d’enquête parlementaire. Aujourd’hui, les centres d’accueil sont pleins : Les Terrasses solidaires à Briançon sont constamment en surnombre avec 230 personnes pour une capacité de 81. Un jeu du chat et de la souris s’est installé, entre migrants, forces de l’ordre et associations pro ou anti-migration. « *J’ai vu ce désert blanc dans les Alpes, ça m’a*



Extrait du premier long-métrage que Guillaume Renusson présentera deux fois aujourd’hui, avant sa sortie, le 4 janvier. DR

tout de suite inspiré les codes du western », restitue le jeune réalisateur. Surtout que l’épreuve relève de la survie : « *A 3000 mètres d’altitudes, dans la neige et le froid, en jean et basket, c’est un véritable effort physique !* »,

Qualifiant son œuvre de « *radi-cale et frontale* », Guillaume Re-

nusson met le spectateur face à la violence des hommes : « *Les gens sont souvent sidérés par ce qu’il se passe au bord de nos frontières, qu’il puisse exister des milices...* » Ce drame social, ne veut pas « *moraliser* » mais agir comme une vraie fiction : « *un film de cinéma* ».

NOAH BERGOT VICTOR LETISSE-PILLON

le petit journal

Rédaction en chef
Frédéric Maurice

Rédaction
Les étudiants de 2^e année de l’École de journalisme de Cannes



Impression
Les Producteurs associés

